

# NOVALIS

Lettre bimestrielle n°15 – juin /juillet 2008

---

Documents biographiques  
Documents littéraires et témoignages  
Novalis et l'initiation



Novalis (1772-1801)

« Le Sphinx fit ses questions :

- Quoi de plus prompt à venir que l'éclair ?
- La vengeance, fit Fable.
- Quoi de plus éphémère ?
- Bien mal acquis, répondit-elle.
- Qui connaît le monde ?
- Qui soi-même se connaît.
- Quel est l'éternel mystère ?
- L'Amour.
- Qui en a le dépôt ?
- Sophie. »

Novalis, *Henri d'Ofterdingen*.

Chez Bœhme, c'est le Verbe de Dieu qui produit son image dans ses œuvres vivantes. Les mondes sont cette image à différents degrés, l'homme également et par excellence. Chez Novalis, c'est l'homme qui par son verbe humain produit l'homme. En même temps, l'homme produit Dieu comme terme de la nature.

Dans ses œuvres, le Dieu de Bœhme est un Dieu caché, totalement inconnaissable, le Néant, *Ungrund*. Or, ce Dieu crée les ténèbres, il fait jaillir la lumière, puis il forme la nature qui devient le corps dans lequel il va rayonner. Ce corps est la figure de l'homme bien avant la création de notre monde. Il est l'apparence du ciel primordial et celle des anges qui l'habitent. Il est la *nature éternelle, die ewige Natur*. Mais en fait, la nature éternelle, c'est aussi une âme universelle, appelée *âme éternelle, das ewige Gemüth*. C'est l'âme de Dieu devenue son corps parfait afin de manifester sa splendeur cachée. Quand Novalis dit que la fonction de la poésie est de produire l'image de l'âme, *Darstellung des Gemüths*, il semble inspiré par la lecture de Bœhme. C'est l'idée maîtresse de sa poétique qu'il exprime ainsi.

La théosophie est devenue le rêve du poète.

Pierre Deghaye

## DOCUMENT BIOGRAPHIQUE



Augustine Bernhardine, née von Bölzig (1749-1818),  
avec son petit-fils Érasme von Rechenberg.

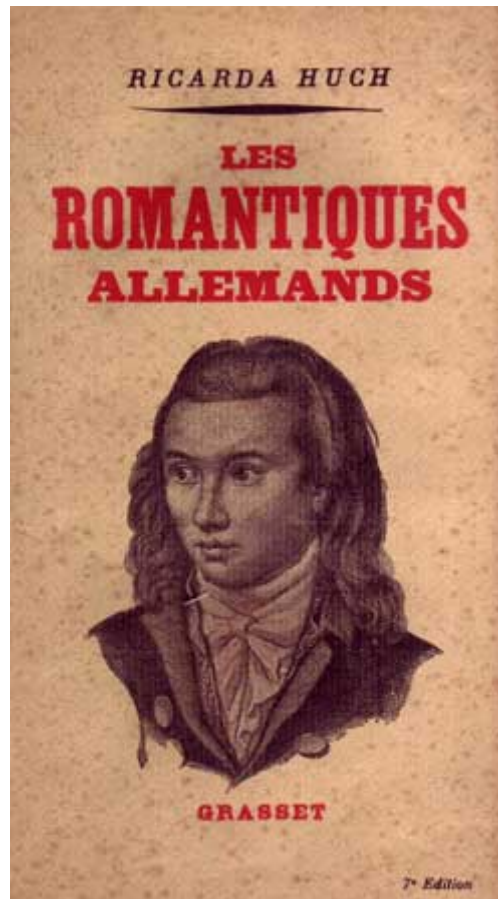
La mère du jeune Frédéric, la seconde femme du baron paraît avoir été une personne douce et effacée, d'une organisation délicate, d'un caractère docile, timide, un peu rêveur. Orpheline de très bonne heure, sans fortune, elle avait été recueillie par sa tante, Mme von Hardenberg, la mère du baron Érasme. Celle-ci, depuis l'établissement de son fils, vivait retirée dans sa maison de Gera. La jeune fille remplissait là l'office humble et discret de parente pauvre. La première fois que « le riche cousin » vint en visite il s'informa avec quelque rudesse du nom de la jeune fille. « Bernhardine » répondit-elle en rougissant. « C'est un nom à dormir debout », fit-il en guise de compliment. « N'en avez-vous pas d'autre ? » Elle balbutia celui d'Augusta. « Bien », dit-il, « désormais je vous appellerai donc Augusta ». Mariée plus tard à ce cousin, dont il lui avait fallu dès le début subir les caprices autoritaires, elle ne semble avoir eu d'autre rôle que de mettre au monde, d'élever et de voir mourir ses onze enfants, dont un seul lui survécut, et de cacher parfois leurs faiblesses au regard sévère de leur père. Un accouchement avant terme développa en elle une mélancolie malade et elle resta toujours si languissante, qu'elle dut se décharger sur sa fille aînée, la sérieuse Caroline, de la plus grande partie de son activité domestique. « Pendant des mois entiers » raconte la biographie de la famille, « elle se renfermait dans une apathie complète, ou bien encore tout la surexcitait et l'effrayait au suprême degré. »

Il semblerait qu'elle eût transmis à ses enfants des hérédités physiques et nerveuses malades, qui se traduisirent chez eux par une prédisposition native

à la phtisie et aussi par le manque de forte organisation dans le caractère, par une certaine tendance à l'hypocondrie et à la rêverie, une sorte d'hystérie morale. Une fatalité tragique s'appesantissait sur la famille du baron von Hardenberg. La maladie et la mort visitaient souvent cet intérieur.

Émile Spenlé

## DOCUMENTS LITTÉRAIRES ET TÉMOIGNAGES



RICARDA HUCH

NOVALIS

« Tu paraissais déjà détaché de la terre,  
Errer déjà avec le pas léger des esprits,  
Et à jamais guéri, sans la mort, de la mortalité ».  
Wilhelm SCHLEGEL à Novalis.

Il faudrait dire de lui qu'il n'a pas de génie, qu'il est un génie, écrivait son ami Just. Il ne possédait pas en effet de faculté spéciale pour un art, pour une science ou une profession déterminés, mais doué comme il l'était d'un équilibre de toutes les forces, il aurait pu aussi bien se distinguer dans tout ce dont il aurait aimé se rendre maître.

Il n'était poète que dans la mesure où il était un homme, et selon la conception romantique, il était cet artiste que chaque homme pourrait et même devrait être. Il était aussi très loin de vouloir passer pour un poète, et par ses amis eux-mêmes il désirait expressément être considéré et traité en première ligne comme un homme. « Le métier d'écrivain, écrit-il à Just, est une activité secondaire. Vous porterez sur moi un jugement plus équitable d'après ce qui m'importe avant tout – la vie pratique. Suis-je bon, utile, actif, affectueux et fidèle : passez-moi une phrase inutile, mauvaise, pénible... Chez moi l'activité de l'écrivain n'est qu'un moyen pour me former. Avec un soin scrupuleux, j'apprends à réfléchir et à travailler. Et si en surplus je puis obtenir l'approbation d'un ami avisé, mon attente est comblée. Selon mon opinion il faut franchir bien des degrés avant de parvenir à une formation accomplie ; pour devenir écrivain on devrait avoir été un certain temps précepteur, professeur, artisan ». Dans le même sens et même à un degré encore plus élevé que Goethe il était un poète de circonstances ; car au moins parvenu à un certain âge, en particulier depuis qu'il avait fait la connaissance de Schiller, Goethe entreprit de faire des poèmes pour des poèmes, pour résoudre par exemple certains problèmes d'art. A tout ce que Novalis a écrit, on pourrait donner le titre de journal intime, et c'est aussi ce qui fait la faiblesse de ses œuvres en prose. L'homme et l'artiste le plus accompli serait celui dont le journal et tous les écrits intimes, sans rien perdre du naturel de la vie, réaliseraient l'œuvre d'art la plus parfaite qui soit.

La beauté de Novalis était de cette espèce qui ne plaît pas à la foule. Elle n'est visible que pour le connaisseur, qui seul sait reconnaître ce que Tieck disait de lui : « la plus pure et la plus séduisante incarnation d'un esprit hautement immortel ». Ceux-là même qui le connurent et le comprirent ne purent oublier son aspect gracile et ses gestes raffinés, ses yeux qui brillaient d'une flamme éthérée, les lignes douces et harmonieuses de son visage. Son être extérieur était par là même entièrement dénué de cette qualité brillante que l'on a trop souvent coutume d'appeler géniale ; car non seulement il ne se livrait pleinement que s'il se sentait en présence d'un esprit parent du sien, mais encore son extrême simplicité et son manque complet d'affectation le rendaient incapable d'attirer les esprits superficiels. En dépit de ses grandes connaissances et de la richesse de son esprit, il n'était point orgueilleux ; en société il aimait la raillerie inoffensive ; comme la moindre chose éveillait en lui de profondes idées, il pouvait aisément dans des conversations sur des sujets en apparence insignifiants combler l'attention au-delà de tout ce qu'on aurait pu attendre de thèmes plus riches. En cela consistait précisément son art admirable de la conversation : il savait tirer parti de tout et de tous. Le portrait que nous a laissé de lui Frédéric Schlegel, après que les deux jeunes gens eurent appris à se connaître, nous représente son attitude, lorsqu'il se trouvait en présence d'un esprit doué d'une entière compréhension : Ses yeux noirs avaient une expression magnifique, écrit Schlegel à son frère Wilhelm, lorsque avec feu – beaucoup de feu et indescriptiblement – il parlait de quelque chose de beau ; il parlait trois fois plus et trois fois plus vite qu'un autre ; jamais, lui, Schlegel, n'avait encore vu à ce point toute la sérénité de la jeunesse.

Lorsqu'il fit son apparition dans le monde, c'était un jeune homme qui semblait fait pour jouir de tous les biens de cette terre. Appartenant à une famille distinguée et de bonne condition, la vie n'était point sans lui offrir les

meilleurs présages. Il avait un extérieur séduisant, une personnalité capable de tout attirer à elle, un cœur et une sensibilité pour jouir de tout. Des échanges s'établissent entre l'homme et le monde, et le monde, plein d'amour, vient au devant de celui qui le cherche avec sincérité. Novalis n'avait pas l'amour de l'idéaliste pour les hommes et les choses, ce sentiment qui se change en amer dédain pour peu que les images supra-terrestres de nos rêves ne se réalisent pas textuellement. Il avait au contraire cette confiance sans malice de l'enfant sage qui, bienheureux et satisfait, découvre dans son petit jardin un paradis et dans ses buissons et ses arbustes des miracles en fleurs. « Ne blâme rien qui soit humain », dit-il, « tout est bon, mais pas partout, ni pour tous ». Cette maxime de ses dernières années confirme la théorie qu'il défendait, jeune homme d'à peine vingt ans, contre celui qui haïssait le monde et les hommes, Frédéric Schlegel : il n'y a rien de mauvais dans le monde. Et ce n'était pas la parole d'un jeune homme inexpérimenté et plein d'espoir, c'était le signe d'un homme harmonieux dont l'intelligence perce bien les dissonances et qui n'en détourne pas les regards, mais qui trouve en lui assez de force pour arriver jusqu'à leur complète résorption. Dans son tempérament il y avait cette inclination vers un optimisme beau et profond, plat en aucune manière, et qui inconsciemment puisait de son ordre personnel et intérieur l'assurance d'un ordre extérieur à lui, qui croit à la victoire de ce qui est bon, parce qu'il sent en lui la force de l'accomplir ; nous y voyons la preuve d'une propension au bonheur contre laquelle les circonstances extérieures ne purent rien : telle une hallucination, le glaive de la douleur perce au cœur un homme comme lui, sans le tuer.

Lorsqu'il déclarait vouloir jouir de toutes les richesses de la terre, faire un riche mariage, cela pourrait sembler d'un comique quelque peu plaisant de la part d'un homme dont l'âme aérienne était si peu soumise à l'attraction de la matière, qu'à chaque instant elle pouvait quitter la terre et s'envoler jusqu'au ciel. Il n'appartenait pas à cette espèce d'idéalistes qui, les yeux perdus vers les étoiles, pataugent dans un marécage, au contraire il avait souci d'accomplir en bon réaliste plus même qu'il n'avait promis ; les propos qu'il tint sur lui-même ne traitèrent jamais que de l'essentiel, c'est-à-dire de ce qu'il avait réellement éprouvé et de ce dont il pouvait répondre. Jeune homme, il écrivait par exemple à Frédéric Schlegel qu'il était fait pour la vie intime de la famille, que tandis que Schlegel marchait dans la direction du lever du soleil, il poursuivait le chemin habituel vers l'ouest ; ce qui surprend étrangement quand on compare la voie suivie par les deux amis : celle de Schlegel, par son goût sensuel et rustre pour les bas-fonds, devenait de plus en plus plate, alors que Novalis paraissait toujours s'approcher d'un ciel d'aurore. Schlegel aspirait sans cesse vers les hauteurs extrêmes, mais un attrait vers la terre faisait qu'il se perdait lui-même et que sa puissance de vol s'anéantissait dans le confort d'une existence casanière ; une activité simple dans le cercle confiant de la famille fut toujours l'idéal de Novalis, mais son génie ne lui permit jamais de l'atteindre, et le ravit aux yeux des hommes, avant que ses pieds légers aient pu jamais se fixer fermement sur la terre.

Schiller fut le premier homme à qui il sut appliquer son désir et sa puissance d'admiration. Il avait suivi ses cours comme étudiant à Iéna. Ce qui chez Schiller attirait si fortement Novalis, c'était la grandeur morale avec laquelle cet homme héroïque savait surmonter les contradictions terrestres,

mais non pas sa poésie, pour laquelle Novalis à cette époque encore témoignait peu d'intérêt et d'intelligence. Sans le savoir, il vit et aima en Schiller l'incarnation de son propre idéal ; on s'en aperçoit clairement lorsqu'il célèbre en lui « ce cœur de citoyen du monde, qui bat pour des humanités infinies, et pourtant il répand autour de lui cet amour idéal pour les âmes pures, et ne laisse pas peser sur les isolés cette injustice de la nature qui n'a souci que de l'espèce, lui qui ne se sent pas de cette terre mais se montre satisfait, sans se plaindre, sacré et résigné » ; car n'être point de cette terre et être cependant heureux d'y vivre, c'était ce que Novalis devait profondément devenir.

Assurément Schiller méritait ce dévouement. Cependant les paroles suivantes sont autant à la louange du jeune homme qui les écrivit : « Lui plaire, le servir, exciter chez lui ne fût-ce qu'un petit intérêt pour moi, toute la force de ma pensée et de ma méditation s'y consacraient le jour durant, et c'était la dernière pensée qui retenait ma conscience éveillée jusqu'au soir. Pour lui j'aurais arraché de mon cœur une femme aimée, si la Providence avait exigé un si dur sacrifice, renoncé à mes plus chers désirs, ceux que depuis des années je nourrissais et que j'étais sur le point de réaliser ; le plus lourd des sacrifices que l'enthousiasme et l'amour puissent faire à l'être aimé, n'est pas celui de la vie car nous ne sentons pas sa perte ». Remarquez le pathos oratoire qui s'exprime dans les lettres de Novalis à Schiller et sur Schiller, ce pathos qui demeure si étranger à son style et ne se rencontre chez lui nulle part ailleurs.

Par ce besoin d'admirer, et même de se sacrifier, il aurait pu n'être qu'un éternel satellite, s'agitant autour des autres ; par cette sensibilité un imitateur et un réceptif ; par ce plaisir de jouir de tout ce qu'il pouvait ardemment sentir et comprendre, un rêveur dispersé dans une activité multiple, plein de charme, mais superficiel. Mais il possédait beaucoup plus de force et de fermeté que sa douceur ne le laissait pressentir. Il ne resta pas indifférent aux tentations des étudiants, et il se laissa même entraîner à la légère dans des dettes, mais le bel équilibre de son être intérieur ne fut cependant pas troublé ou parvint à se rétablir rapidement. Une certaine chasteté du sentiment, dont Frédéric Schlegel disait qu'elle avait sa raison d'être dans son âme, non dans son inexpérience, le préservait de ces excès qui conduisent au dissentiment intérieur, au dégoût de sa propre nature et à une malade répugnance. Bref, quelle qu'ait pu être la légèreté de ses années de jeunesse, son esprit suprêmement souple ne fut pas étouffé par la vie, mais ne cessa au contraire d'aspirer vers les hauteurs ; et il le pouvait car sa raison, selon sa propre expression, constituait le contrepoids indispensable à sa sensibilité et à sa fantaisie. Cet essor ne se développa pas par le simple effet du hasard, mais avec sa pleine collaboration et sous le contrôle de sa conscience. Il avait la vertu de la méditation, cette clarté et cette légère présence d'esprit qui accompagnent toutes les actions comme une musique sans fin, dompte et calme par son rythme les plus sauvages, celles mêmes qui se ruent avec la puissance aveugle de l'instinct. A tous les autres romantiques, à l'exception peut-être de Schleiermacher, il était supérieur par cette force de se ressaisir et de se conduire lui-même. Schleiermacher, si on veut toutefois le compter parmi les romantiques, avait en revanche beaucoup moins de sensibilité et de fantaisie à réprimer. Novalis, ainsi que Tieck, Wackenroder, les Schlegel et d'innombrables poètes des temps anciens et modernes, manifesta une naturelle répugnance pour la vocation aride ; et pourtant ce ne sont pas seulement l'insistance de son père et les avertissements de Schiller, mais surtout

son esprit sain, son activité innée et son goût d'approfondir où son caractère savait puiser sa force, qui le firent se consacrer avec zèle à la carrière de fonctionnaire des mines. Il savait utiliser la matière que lui fournissaient les circonstances extérieures de la vie, et c'est ainsi que l'exercice de sa profession l'amena à démontrer que l'homme est en vérité le magicien qui se crée un monde, et qui peut par son contact transformer la poussière en or. L'art pour ceux qui en ont le sens, ne consiste pas à s'enivrer de beaux poèmes ; mais c'est au sein d'occupations monotones qui ne concernent directement que l'intelligence ou les facultés pratiques, qu'il convient de découvrir un intérêt et un stimulant universel, c'est cela seulement qui témoigne d'une richesse intérieure et d'une faculté infinie de développement. Tout ce que l'homme accomplit par contrainte l'abaisse, ou selon les propres paroles de Novalis : « Un homme peut tout ennoblir, tout rendre digne de lui, s'il le veut ». Avec l'instinct de celui qui est né libre, il se rendait cher tout ce dont il reconnaissait la nécessité, au point qu'il semblait l'accomplir par un acte libre. Il en arrivait ainsi à s'occuper de ce qui primitivement semblait très éloigné de sa vraie nature. De chaque pierre il savait extraire le feu. Il savait relier le particulier à l'universel, et tout ce qui est terrestre à ce qui est divin.

Régulièrement les hommes doués de fantaisie et artistes cultivent une aversion particulière pour les mathématiques, ils se félicitent d'une parfaite inaptitude dans ce domaine et sont fiers de cette prétendue lacune. Novalis était très loin de cette manière de voir, lui qui cherchait dans cette science spéciale les fondements d'une science universelle, et voyait dans chaque aspect régulier des choses le symbole de l'harmonie du tout. Il ne se bornait pas à étudier avec zèle les mathématiques, il les poétisait de même que tout ce dont il s'occupait, les pénétrait de toute la chaleur et de toute la vie de son âme ; qu'on lise seulement l'hymne à la mathématique, ainsi pourrait-on appeler la suite de ses considérations sur cette science. Cet hymne débute par ces mots :

« La mathématique est une science authentique, parce qu'elle enferme des connaissances exactes, des produits de l'activité propre de l'esprit, parce qu'elle procède du génie méthodiquement. Elle est aussi un art, parce qu'elle a érigé en règle un procédé génial, parce qu'elle apprend à être un génie, parce qu'elle substitue à la nature la raison. »

Il hausse le ton en poursuivant :

« Mathématique est la vie des Dieux. »

« Tous les messagers des Dieux doivent être mathématiciens. »

« La pure mathématique est une religion. »

« On ne parvient à la mathématique que par la théophanie. »

« Les mathématiciens seuls sont des heureux. Le mathématicien sait tout.

Il le pourrait, s'il ne le savait pas. »

Que Novalis se soit adonné aux Sciences de la nature avec une passion indubitable, cela est moins étonnant puisqu'elles étaient l'étude favorite à cette époque et que les autres romantiques les cultivèrent aussi avec plus ou moins de dilettantisme. Aujourd'hui on trouvera peut-être contraire à la science son zèle à entasser hypothèses sur hypothèses ; mais ses connaissances étaient suffisantes pour les savants de son époque, qui furent ses maîtres, et souvent elles excitèrent leur admiration. On doit aussi l'admirer au plus haut point de s'être distingué dans l'administration, dans la partie pratique de sa carrière. Just,



qui devait l'introduire dans ses affaires, s'étonna grandement de les voir devenir si intéressantes et si vivantes entre les mains expertes du jeune penseur ; de voir l'horizon, à l'intérieur duquel il vivait, s'élargir ainsi à l'infini. Il avouait que son élève était en état de lui apprendre bien plus de choses et de bien plus importantes qu'il ne pouvait lui en enseigner.

*Suite dans le prochain bulletin*

---

**JOURNAL GÉNÉRAL**  
DE LA  
**LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE,**  
O U

*Indicateur bibliographique et raisonné des Livres nouveaux en tous genres, Cartes géographiques, Gravures et Oeuvres de Musique qui paraissent dans les divers pays étrangers à la France, classés par ordre de matières, avec la notice des objets traités par les sociétés savantes et des prix qui y ont été proposés, les nouvelles découvertes et inventions, la nécrologie des Écrivains et Artistes célèbres de l'Europe, des nouvelles littéraires et bibliographiques, etc., etc.*

---

Q U A T R I È M E   A N N É E .

CINQUIÈME CLASSE

ŒUVRES MÊLÉES

*Novalis Schriften* ; Œuvres de *Novalis*, publiées par *Fr. Schlegel* et *L. Tieck*, 2 vol. in-8 de 338 et 552 pages. Berlin. Librairie de l'École, 3rxd. 16 gr.

Nous avons simplement annoncé le titre de ces œuvres dans un de nos précédents [*sic*] cahiers. Elles se distinguent des productions du XIXe siècle par un certain ton mystique, qui rappelle la philosophie de Platon, par une grande chaleur de sentiment, par des vues nouvelles sur des objets de métaphysique, et par des talents [*sic*] éminents en poésie. Une analyse de ces ouvrages nous mènerait trop loin, nous devons nous borner à les recommander aux lecteurs philosophes, et à indiquer simplement le contenu de ces deux volumes.

Le *premier* volume contient un roman psychologique, sous le titre d'*Henri d'Ofterdingen*. C'est l'histoire de la vie intérieure d'un poète, du moment où il commence à deviner et à chercher son cœur, jusqu'à celui où il le trouve et se reconnaît lui-même. C'est assez dire, pour faire sentir, que ce roman n'est écrit que pour une classe peu nombreuse de lecteurs. L'auteur n'a pu y mettre la dernière main, la mort l'a surpris avant qu'il ait eu le tems [*sic*] de l'achever.

Le second volume contient des *Hymnes à la Nuit*, qui avaient déjà paru dans le journal *Athenaeum* ; des *cantiques*, et des *fragmens* [*sic*] sur différents [*sic*] sujets.

Dans toutes ces pièces, marquées du coin du génie, on retrouve, sous mille formes, le grand principe de l'auteur « que le sens intérieur est la seule bonne source de la vérité et de nos connaissances, que la contemplation doit l'emporter sur la réflexion et l'observation, et que la raison doit être subordonnée au cœur. » Ces principes ne sont pas nouveaux, on les retrouve chez Fénelon, et dans les ouvrages trop peu connus d'un des écrivains les plus profonds du XVIIIe siècle, c'est-à-dire dans ceux de *Hemsterhuis*.

*Journal général de la littérature étrangère*, Paris, 1804.

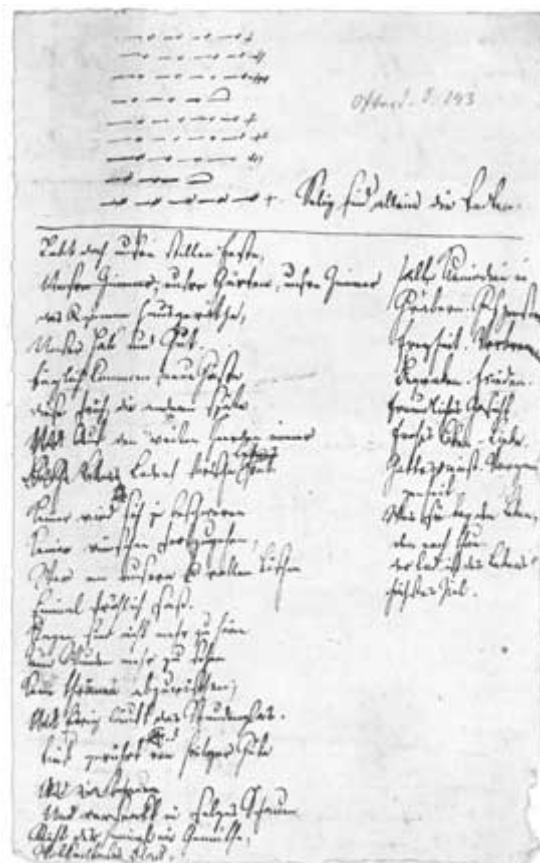
## FRIEDRICH VON HARDENBERG

*Das Lied der Toten*

*Le Chant des Morts*

[Automne 1800]

Manuscrit



Pour les premiers romantiques, poésie romantique signifie en premier lieu poésie du roman. Le roman passait pour la *poésie mixte* parfaite, dans laquelle les genres littéraires classiques, épopée,

drame, lyrisme, mais aussi la poésie dans son ensemble pouvaient fusionner avec la critique et la philosophie. Car les romantiques pensaient que la forme ouverte du roman était la plus appropriée pour réaliser la *poésie universelle progressive*.

Ce sont aussi les nombreux intermèdes qu'il renferme – histoires, *Märchen* et poésies – qui donnent à *Heinrich von Ofterdingen*, le roman de Hardenberg, sa richesse et sa densité poétique.

Le *Chant des morts* de la fin de l'automne 1800 est la version primitive de ce poème, tirée des projets de la deuxième partie de l'*Ofterdingen*. Il se peut que la phrase : *Selig sind allein die Todten* (*Seuls les morts sont bienheureux*), écrite à côté du schéma métrique du poème, ait été envisagée comme titre à l'origine. Sur la partie droite de la page, des idées sont notées : *bijoux anciens dans les tombes. Fantômes. Liberté. Brûler. Ensevelir. Paix. Visage amical. Vie joyeuse - Amour. Service divin. Passé. Que font-ils encore parmi les vivants. La mort est le but suprême de la vie.*

Louange donc à nos fêtes tranquilles,  
 A nos jardins, à notre domicile,  
 Au grand confort de notre installation,  
 Louange à tout ce que nous possédons.  
 Journallement des hôtes nous arrivent,  
 De bonne heure les uns, les autres plus tardifs,  
 Et toujours dans nos grandes cheminées  
 Brûle le feu nouveau des flammes de la vie.  
 Nul jamais plus ne se plaindra,  
 Nul ne souhaite plus partir,  
 Une fois que joyeux il a  
 Pris place à notre table pleine.  
 Plus de cris de douleur, ici,  
 Plus de blessure, aucune plaie,  
 Aucunes larmes [*sic*] à sécher :  
 Le sablier coule éternel.  
 Pénétré de la bonté sainte,  
 Absorbé dans la vision bienheureuse,  
 On a le ciel au fond de l'âme,  
 D'un bleu pur sans nuage ;  
 De longues, vagues draperies  
 Nous portent par de vernaies prairies  
 Dans un pays où il ne vente  
 Jamais un souffle froid ou dur.

---

## NOVALIS ET L'INITIATION

### 11 - Transfiguration

« Dans *Henri*, il y a finalement une description développée de la transfiguration intérieure du fond de l'âme. Il parvient dans le pays de Sophie... »<sup>1</sup>

Son visage s'est manifesté un jour dans le secret de nos cœurs, à nous, *pèlerins de l'Orient*, et cette image intérieure, cette *théophanie*, est demeurée inscrite dans l'intime de nos âmes<sup>2</sup>.

C'est ainsi que son initiation nous a introduits au mystère de l'Amour, qui est *Foi et Amour*, et que nous revendiquons l'assistance spirituelle de saint Élie (*al-Khidr*). C'est ainsi également que nous sommes réunis à Lui, dès cette vie, dans la Terre céleste, « le pays de Sophie », avant de ressusciter avec Lui, après cette vie, et de « voir Dieu ». Le mystère de notre amour pour Lui est un mystère de Mort et de Résurrection. « Qui m'a vu a vu le Père », dit Jésus, et c'est dans la *transfiguration du fond de nos âmes* que nous aurons connaissance du visage du Père, de la même manière que nous contemplons aujourd'hui ce pur et ineffable visage de beauté qui nous enchante, son visage à Lui : NOVALIS.

Sa Beauté ne se contemple que dans le secret des cœurs qu'il visite. Elle en est le secret.

Son Visage n'est visible que dans la lumière où il se révèle qui est une lumière de Transfiguration. Tel est le mystère de cette vision qui passe de monde en monde jusqu'au plus intime de nos âmes et nous guide en retour vers la Terre céleste où nous nous trouvons environnés de la même Lumière qui fut celle du mont Thabor et qui demeure celle du ciel de la Nuit, selon le poète romantique allemand qui l'évoque à son tour, dans le troisième de ses *Hymnes à la Nuit* : « glorieuse transfiguration » de Sophie, « foi éternelle, immuable, en le ciel de la Nuit et sa lumière ».

Cette lumière émane, pour nous, de son visage bien-aimé, du visage de NOVALIS, qui nous la communique intérieurement, intimement, pour qu'elle nous conduise à la source incréée de toute lumière.

Ainsi avons-nous recueilli en dépôt, de manière mystérieuse, le visage du poète romantique allemand Novalis et tout ce qu'il symbolise : Saint Élie, le Christ, *Sophia* et le visage du Père. C'est pourquoi notre triade amoureuse, c'est Lui, *Sophia* et le Père, et c'est bien ce dont son visage à Lui, NOVALIS, nous donne l'intuition tout au long de notre vie.

---

<sup>1</sup> Novalis, *Cahiers de Fragments des Dernières Années*, 1799-1800.

<sup>2</sup> « Comme on voit si peu de belles formes féminines, disait Raphaël, je m'en tiens en esprit à une certaine image qui naît dans mon âme. » Cité par Wackenroder, *Fantaisies sur l'art*, 1799.

---

## NOVALIS 2008

### Réception de Novalis en France

#### CATALOGUE 2008

**Volume 1** – Teodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1<sup>er</sup> novembre 1900.

« Dans son livre *De l'Allemagne*, – qu'il paraît avoir écrit surtout pour déprécier, aux yeux du lecteur français, les poètes allemands ses confrères, – Henri Heine consacre à Novalis un petit chapitre dont on a vanté souvent la piquante et gracieuse ironie. Après avoir dit que « le véritable nom de ce poète était Hardenberg, » et après avoir donné sur sa vie et son œuvre quelques renseignements [sic], pour la plupart inexacts, il raconte qu'il a connu autrefois une jeune Allemande qui admirait Novalis... »

**Volume 2** – Comte de Montalembert, « Novalis », *Mélanges d'art et de littérature*, Paris, 1831.

« Souvent nous avons promis à nos lecteurs de leur révéler en détail ce qu'il y a de catholique dans cette vaste littérature d'outre-Rhin, mine immense où peuvent creuser à leur gré toutes les croyances, toutes les imaginations, toutes les fantaisies de l'homme, sûres d'y trouver à chaque pas d'inépuisables richesses et des merveilles sans cesse renaissantes... »

**Volume 3** – Henri Albert, « Novalis », *Mercur de France*, tome XVI, 1895.

« Il faudrait refaire l'histoire des théories littéraires des dix dernières années pour comprendre le prestige exercé sur quelques esprits de ce temps par le poète allemand connu sous le nom de Novalis. »

**Volume 4** – Eugène Lerminier, *Extrait d'Au-delà du Rhin*, Bruxelles, 1835.

« A ceux qui doutent encore que la philosophie et la science des idées puissent élever dans l'âme des émotions tragiques et décider de la vie, il faut montrer Novalis. »

**Volume 5** – « La Fleur bleue de Novalis », *Le Magasin pittoresque*, 1857.

« Novalis est pour les Allemands un nom si pieusement, si tendrement aimé, la grave Allemagne l'a traité avec une affection si paternelle, qu'on a recueilli sur sa vie les moindres détails. »

**Volume 6** – [Xavier Marmier], « Frédéric de Hardenberg, dit Novalis », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831.

« Frédéric de Hardenberg est un des auteurs les plus originaux que l'Allemagne ait produits ; il mourut cependant trop jeune pour que son génie poétique pût

se développer dans toute sa vigueur et dans toute son originalité. Les ouvrages qu'il a laissés ne sont pour la plupart que des fragmens [sic]. C'est peut-être ce qui explique pourquoi cet écrivain est si peu connu en France, quoiqu'il réunisse au plus haut degré ce qui caractérise les grands poètes de la Germanie moderne... »

**Volume 7 – Saint René-Taillandier, « Novalis », *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, Hachette, 1849.**

« NOVALIS. L'histoire de la philosophie allemande présente, à la fin du XVIIIe siècle, un écrivain enthousiaste, un penseur subtil et charmant, qui occupe, au-dessous des métaphysiciens illustres, une place à part... »

**Volume 8 – Louis Lebrun, « Un Allemand d'il y a cent ans », *La Nouvelle Revue*, novembre-décembre 1886.**

« Le romantique d'outre-Rhin naquit comme verdit le sol sous une pluie printanière. Pluie d'avril qui fait s'ouvrir les premiers bourgeons aux arbres, éclore marguerites et violettes dans les prés. Ses œuvres sont comme des lilas en fleur, elles vous montent doucement à la tête, en songes et en rêveries. Un souffle d'enthousiasme, de jeunesse et de confiance anime les écrits de ces jeunes dieux qui s'en vont, étonnés, ravis de leur propre existence, suivant leurs visions et respirant le parfum de leur propre cœur, dont ils font leurs délices. »

**Volume 9 – [Xavier Marmier], « Henri d'Ofterdingen », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831.**

« Les parens [sic] couchés dormaient encore, l'horloge sonnait l'heure avec un bruit uniforme, les fenêtres cliquetaient et le vent sifflait au-dehors, la chambre s'obscurcissait tour à tour et s'éclaircissait par les rayons de la lune. »

**Volume 10 – Xavier Marmier, « Novalis (Frédéric de Hardenberg) », *Nouvelle Revue Germanique*, 1833.**

« Ce n'est pas sans un sentiment de crainte et de vénération que j'entreprends d'écrire cette biographie. Novalis est pour moi comme une de ces saintes reliques placées au fond d'un sanctuaire. Si on les regarde de loin, on ne les connaît pas ; si on y touche d'une main trop hardie, on les profane. Car voyez cette âme vierge et profonde de poète qui se referme avant que d'être assez mûre ; ces œuvres de génie qui s'interrompent brusquement dans le moule où elles étaient jetées ; cette vie qui tombe encore chargée de fleurs ; cette voix pleine de vie et de religion qui ne rend plus qu'un son douloureux et devient muette : tout cela ne mérite-t-il pas grand respect et grande pitié ?

Aucun poète n'a pénétré plus avant dans les mystères de la vie intérieure que Novalis. »

*Frédéric von Hardenberg.*

---

**SOMMAIRE****Document biographique**

« La mère du jeune Frédéric... », Émile Spenlé, 1904.

**Documents littéraires et témoignages**

Ricarda Huch, « Novalis » (première partie), *Les Romantiques allemands*, Grasset, 1933.

« Novalis Schriften », *Journal général de la littérature étrangère*, Paris, 1804.

Novalis, « Le chant des morts », *Poètes du romantisme allemand*, Paris, 1976.

**Novalis et l'initiation**

11 – Transfiguration.

**NOVALIS 2008**

Réception de Novalis en France  
Catalogue 2008



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

<http://editionenligne.moncelon.fr>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : [jm@moncelon.fr](mailto:jm@moncelon.fr)

Tous droits réservés

2006-2008